

A propos de l'intervention du Japon dans les affaires de l'Amérique Centrale.

Jusqu'ici, les Etats-Unis, Nord et Sud, ont réussi à vivre dans un isolement salutaire et fécond, qui leur a permis d'assister froidement, dédaigneusement même, quelquefois, aux querelles qui...

Il n'en est plus de même, à l'heure qu'il est. Les progrès de la navigation et la suppression des distances leur ont créé des voisins partout. Ils ne peuvent s'aventurer hors de leurs côtes, sans se heurter à quelque prétention extérieure.

Ils ont révisé l'annexion de Cuba et ils ont rencontré l'opposition de l'Espagne. Ils ont déposé l'annexion des îles Hawaii, et le Japon a essayé de leur enlever leur nouvelle conquête.

On voit qu'une pareille politique change complètement la situation de l'Union et la force à prendre des mesures pour se faire respecter.

Une femme vient d'accomplir seule le voyage de Chicago à San Francisco en bicyclette. Elle se nomme Mme Margaret Long et elle réside à San Francisco où elle se repose actuellement de cette longue course, qui lui a pris près de sept semaines.

Ce n'est pas pour gagner un pari ni pour faire une réclame à telle ou telle marque de bicyclette, mais simplement pour son plaisir, que Mme Long a entrepris ce voyage.

Les seuls dangers sérieux qu'elle ait courus, c'est dans un troupeau de bœufs à moitié sauvages lui a donné la chasse; elle a dû faire usage de son revolver pour mettre

UNE HEURE FRANÇOIS COPPEE

J'ai passé, hier, une heure charmante avec un moribond, écrit Charles Formentin. Quand je dis moribond, c'est pour ne pas désoigner les novellistes funèbres qui, depuis quelques jours, écrivent sur le compte de François Coppée des choses à faire frémir.

L'autre jour, dans une ville du Midi où je m'étais arrêté, un télégramme arriva, lugubre. Comme il avait passé par Marseille, il était naturellement un peu exagéré. Ce télégramme disait que le poète était, le matin même, entré en agonie et que le dénouement fatal était de minute en minute attendu.

Or, le télégraphe radotait, et les novellistes avaient la plaisanterie sinistre. Pour un moribond, François Coppée agonise très vaillamment, et je me suis permis de le féliciter sur la façon très crâne dont il prépare son voyage en l'autre monde.

Il n'était que dix heures — et déjà Coppée en était à son second paquet de cigarettes: dans une soucoupe, sur sa table de chevet, il y avait autant de cendres qu'un petit cadavre peut en fournir. Il paraît que la chirurgie n'est pas ennemie du tabac, car le poète fume, et ses bronches se portent à ravir.

Une heure du matin. Un guide vient nous frapper sur l'épaule; la nuit est superbe, nous allons partir. Pendant que nous bouclons les guêtres, le Mont-Maudit canonise sans discontinuer et l'on entend les avalanches rouler sinistrement. Tout est prêt. Il est deux heures.

En attendant, François Coppée se plaint pas trop de la vie que lui crée de si douloureux loisirs. Son ami, le docteur Duchastelet, qui lui fit passer, bistouri en main, de bien mauvais quarts d'heure, l'entoure des soins les plus intelligents; ce jeune et déjà grand savant lui a dit qu'avant six mois au moins il ne pourra se lever, ni même voyager autour de sa chambre. Que lui importe! Tant que dans son exil de la rue Oudinot il aura des cigarettes, un crayon et des feuilles blanches, et des amis pour lui parler de Paris ou sa fanerie, hélas ne vagabonde plus, le poète sera heureux.

François Coppée n'a qu'une tristesse: il regrette de ne pouvoir de sitôt retourner à la Frazière pour voir comment se comportent les rochers qu'il planta au dernier avril.

pair, impair, passe, manque, etc. Au centre, roulant, grondant, crépissant, susurrant, l'Altesse, la Fée au rire d'or! une roulette. En même temps elle jetait un coup d'œil interrogateur sur Gaston.

— C'est un ami intime qui mérite toute votre confiance, dit l'Américain; je me porte caution pour lui. La marquise sourit. — C'est bien, mais n'oubliez pas que c'est deux cents francs par audience.

Une Ascension au Mont-Blanc.

Un correspondant envoie de Chamoniex le récit suivant d'une ascension qu'il vient de faire au Mont-Blanc: Quand on a au cœur l'amour de la montagne, il est impossible de résister à la statue de Balmat et de de Saussure. Les deux premiers vainqueurs du Mont-Blanc, le guide et le savant sont campés sur leurs piolets et du doigt Balmat montre à son illustre compagnon le sommet du géant.

Nous nous sommes donc laissés entraîner par leur exemple, et les préparatifs achevés, vers sept heures, munis de cordes, de piolets, de provisions, de couvertures, nous commençâmes à grimper l'escalade à travers de magnifiques bois de sapins, le long de torrents qui hurlent tristement.

Après une courte étape au chalet de "Pierre Pointue" nous abordons la cheminée passage creusé par des avalanches régulières, qui monte sur les contreforts de l'aiguille du Midi. Bien d'autres touristes ont échoué avant nous dans l'ascension, — une moyenne de 6 sur 10, — mais nous guides, trois rudés coureurs de la vallée, Tenaz, Payo, Farini, sont joyeux et ont bon espoir.

Une heure du matin. Un guide vient nous frapper sur l'épaule; la nuit est superbe, nous allons partir. Pendant que nous bouclons les guêtres, le Mont-Maudit canonise sans discontinuer et l'on entend les avalanches rouler sinistrement. Tout est prêt. Il est deux heures.

Enfin, le signal du départ est donné, et nous commençons, éclairés par deux lanternes, à gravir une rude pente de neige et à suivre un petit glacier très incliné et très tourmenté. Nous traversons le Petit-Plateau, qu'on traverse fort vite et dans le plus grand silence, car une vibration de la voix seulement peut détacher les énormes blocs de glace qui surplombent. Nous sommes au pied du Grand-Plateau. A l'horizon, une tache grise s'étend, coule entre les sommets noirs encore, se glisse dans les cols, devient rose; puis la lueur descend, envahit les hauts pâturages, les bois, les vallées: le jour paraît. Nous grimpons de nouveau; mais le soleil ramollit la neige et à chaque pas nous enfouissons jusqu'aux genoux. Souvent, en passant, les guides nous préviennent que nous sommes à l'en-

de leur passion, ces joueurs ne voyaient, n'entendaient rien. Leurs regards, leurs oreilles, leur esprit ne percevaient que la bille fascinante et roulante, la Fée au rire d'or. Wallace Bryant poussa une chaise contre la table et le geste invita Gaston à y prendre place.

Puis, toujours silencieux, il s'assit lui-même à côté du jeune homme. — Je passe la banque; qui l'achète? s'écria le personnage qui jusqu'alors avait été le croupier. En même temps, à pleines mains empaquant pièces d'or et billets, il entassait son gain dans ses poches.

— Je prends la banque à dix mille francs! s'écria une voix. — Quinze mille! fit à son tour Wallace Bryant. — Vingt mille! — Trente mille! — Quarante mille! — Cinquante mille! — Je vous la laisse. Quittant alors sa place, Wallace Bryant alla occuper le fauteuil où venait de s'enrichir le précédent croupier.

L'Américain ouvrit son portefeuille et tira une liasse de billets de banque. La partie, commença, silencieuse, enfiévrée, absorbante. Quelques temps s'écoulèrent. Le nouveau banquier n'était pas en veine.

UNE REFORME DANS Les Arsenaux de la Marine.

Une réforme depuis longtemps annoncée et attendue en France, vient d'être décidée par l'amiral Besnard et approuvée par un décret en date du 14 août. Elle consiste à attribuer au major général de la marine, dans les ports de guerre français — c'est-à-dire à un contre-amiral — la haute main sur le matériel destiné au ravitaillement de la flotte et à lui confier le service de l'entretien et des réparations courantes des bâtiments de la flotte.

Jusqu'ici, en effet, les approvisionnements destinés à la flotte étaient placés dans des magasins relevant de la direction des constructions navales, c'est-à-dire des ingénieurs de la marine. Le major général, de qui relève pourtant la mobilisation des unités de combat, n'était pas maître absolu de son service. Ce qui se trouvait dans les magasins échappait à son contrôle.

Il en résultera donc que le major général aura toutes les facilités pour imprimer l'activité voulue à la mobilisation des navires à flot. D'autre part, les directions de travaux, se trouvant déchargées des soucis minutieux et incessants qui exigent l'entretien et les petites réparations des navires, pourront consacrer leurs efforts et les ressources de leurs ateliers sur les constructions neuves, pour le plus grand profit de la rapidité de celles-ci.

La constitution d'un nouveau groupe comptable n'entraînera pas de nouvelles dépenses si l'on a la sagesse de diminuer par voie de conséquence, le nombre des agents de direction de travaux. En tout cas, il est évident que la nouvelle mesure, en faisant réduire la durée des constructions très favorables d'économie et de rendement.

Une dernière innovation est à signaler dans ce décret: il décide que le matériel d'armement délivré à un bâtiment deviendra sa propriété. Tous les rapporteurs du budget de la marine demandaient cette réforme depuis longtemps, car tous s'étaient rendu compte de ce qui se gâchait de matériel en faisant valoir trop fréquemment du bord au magasin, et à vice versa, les innombrables objets entassés sur les navires français. Il faut se féliciter de voir disparaître ces fâcheux errements.

D'une manière générale, du reste, on doit louer le décret du 14 août. Tout le monde était unanime à désirer l'extension des pouvoirs des contre-amiraux majors généraux dans les ports militaires français. Les ingénieurs des constructions navales n'ont pas à prendre ombraze de cette réforme. Il leur reste une belle, et très belle part: celle des constructions neuves, qui

La production du fromage aux Etats-Unis. L'Amérique du Nord envoie de plus en plus à l'Europe les produits de son agriculture; aussi est-il intéressant de savoir ce qu'elle est susceptible de fournir. Or la confédération américaine fabrique

Annuellement une quantité énorme de fromage, quelque chose comme 260 millions de livres, autrement dit 116 millions de kilogrammes, représentant une valeur de 180 millions de francs. Cette industrie, qui, en 1849, ne produisait guère que 105 millions de livres, s'exerce surtout dans les Etats de New-York, de Wisconsin, d'Ohio, d'Illinois, de Pennsylvanie et de Michigan, les deux premiers fournissant à eux seuls les deux tiers du total.

Annuellement une quantité énorme de fromage, quelque chose comme 260 millions de livres, autrement dit 116 millions de kilogrammes, représentant une valeur de 180 millions de francs. Cette industrie, qui, en 1849, ne produisait guère que 105 millions de livres, s'exerce surtout dans les Etats de New-York, de Wisconsin, d'Ohio, d'Illinois, de Pennsylvanie et de Michigan, les deux premiers fournissant à eux seuls les deux tiers du total.

LE NOM DE BRUX.

Le nom de Buix, qui va défrayer la chronique pendant quelques jours encore, est celui d'un marin qui joua un rôle important dans les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Originaire de Saint-Domingue, il entra dans la marine de Louis XVI et prit part à la guerre de l'Indépendance américaine. Devenu capitaine de vaisseau en 1791, il ne tarda pas à être privé de son grade, comme suspect. Il ne fut réintégré qu'en 1795 et fut nommé bientôt après contre-amiral. Le directeur fit de lui un ministre de la marine. Dans ce poste il déploya une activité remarquable et fut promu vice-amiral par ses excellents services comme réorganisateur de la flotte. Il quitta le ministère pour prendre le commandement d'une escadre qu'il conduisit brillamment dans la Méditerranée.

Après la rupture de la paix d'Amiens, Bonaparte le plaça à la tête de la fameuse flottille de Boulogne. Il eut l'honneur, à deux reprises différentes, de repousser des attaques des Anglais. Mais, d'une santé déjà usée, il ne put pas supporter longtemps les fatigues de ce commandement si actif. Il mourut le 18 mai 1805.

UN LAC DE PETROLE. Depuis que tous les yeux sont tournés vers les régions aurifères de Klondyke, on a perdu de vue une autre découverte, faite il y a quelques mois dans l'Alaska, et qui, comme les placers, peut être une source de grandes richesses. Il s'agit d'un lac de pétrole presque pur, long de cinq ou six milles, large de trois ou quatre et d'une profondeur inconnue. Ce lac, à peine distant de deux milles de la mer, est entouré de collines dont les flancs recèdent de la houille et de l'asphalte en abondance. Des échantillons de ce pétrole ont été apportés à Seattle, où une compagnie s'est formée aussi tôt pour exploiter ce lac qui paraît infépuisable.

AU JARDIN DE MON CŒUR. Quand vos yeux amoureux ne me sont point tournés, mon cœur est un jardin plein d'orties et de roses. Tout est joyeux, les fleurs, les couleurs, les oiseaux, les papillons rouges. Les moineaux, les pinçons, les linots, les mésanges. Tous les oiseaux grise chantent comme des cloches. Le jet d'eau, qui gazouille aussi doux que du miel. Semble un iris ayant pour fleur un arc-en-ciel. Quand Votre Majesté, madame, est satisfaite, au jardin de mon cœur tout le monde est en fête.

MOTS DE LA FIN. Examen de fin d'année: — Mademoiselle, pourriez-vous nous dire ce que c'était que Rabelais? — Certainement, monsieur! Un homme que son matelassier rendit célèbre. — Son matelassier, dites-vous? — Dame... le "carder" de Rabelais! — Dans un sa'on: — Avez-vous remarqué comme Mme X... a de vilaines dents? — Pas tant que cela. — Oh! voyons, elles sont complètement noires! — Oui, mais le noir va si bien aux blondes!

Des prunelles lumineuses et phosphorescentes, qu'allongeaient encore un savant emploi du crayon magique, et d'où sortait un regard troublant, hardi et pervers. Elle portait une toilette d'une richesse bizarre, mais non dépourvue de goût. Une robe en brocart bouton d'or garnie de volants de Chantilly, le corsage ouvert en carré, avec des manches en dentelles, et autour de l'échancrure de ce corsage une bordure de plumes noires se détachant sur l'éclat mat de la peau.

Des épingles surmontées de diamants noirs incrustaient leurs noires sur les ondulations de ses cheveux teints d'une teinture vénitienne. Un collier à trois rangs des mêmes pierres précieuses étincelait autour de son cou. En l'apercevant, Gaston de Lacheny avait eu peine de retenir un cri.

Linconnu n'était autre que lady Audley qui avait parfois rencontré dans le monde. De son côté, l'Anglaise ne parut point reconnaître le jeune attaché du Ministère. A pas lents et d'un air un peu lassé, elle alla s'asseoir sur un canapé. Au milieu d'un silence profond, l'homme à l'aspect méthodiste vint hardiment se camper en face de Gaston de Lacheny. Cette fois, chacun s'écarta

PETERHOF.

Le palais de Peterhof, mis par l'empereur Nicolas II à la disposition du président de la République, fut bâti par Pierre le Grand sur le modèle de celui de Versailles, puis restauré, agrandi et embellí par Nicolas Ier. Le site de Peterhof est un des plus beaux qu'offre la Russie. Une falaise peu élevée domine la mer qui baigne l'extrémité du parc, environ à un tiers de lieue au-dessous du palais, construit sur cette petite falaise coupée presque à pic.

En cet endroit Pierre le Grand fit pratiquer de magnifiques rampes; on descend de terrasse en terrasse jusqu'à la mer remplie de bosquets, majestueux par l'épaisseur de leur ombre et leur étendue. Ce parc est orné de jets d'eau et de cascades artificielles dans le goût de celles de Versailles. Il s'y trouve certains points élevés d'où l'on découvre la mer, les côtes de Finlande, l'arsenal de la marine russe, l'île de Cronstadi avec ses remparts de granit à fleur d'eau, et, plus loin, à 9 lieues vers la droite, Pétersbourg, la blanche ville avec ses amas de palais aux toits peints, ses lacs, ses temples à colonnes, ses clochers pareils à des minarets.

M. Félix Faure a pu faire une lieue en voiture dans le parc impérial sans passer deux fois par la même allée. Comme à Versailles, la fantaisie des souverains russes a élevé autour du grand château des cottages, des rendez-vous de chasse et d'amour, des maisons mystérieuses, cachées aux regards par d'épais ombrages et qui furent souvent préférés à Peterhof, solennel et froid. Nous citons particulièrement: le "château de Babilon" aux deux étages entourés de portiques, le premier d'ordre corinthien, le second d'ordre dorique. — Les colonnes sont d'un seul bloc de granit noir et les chapiteaux en marbre blanc.

LA LÈPRE. Les lépreux ambulants de Constantinople. La lèpre, l'horrible lèpre des anciens, est loin d'avoir disparu de la statistique des affections qui frappent notre pauvre humanité. C'est ce qui ressort nettement du travail d'un haut intérêt que le docteur Zambaco, médecin de Constantinople, vient de transmettre à l'Académie de médecine.

Plus de quatre cent lépreux, d'après M. Zambaco, circulent librement par toute la ville de Constantinople, y exercent toute sorte de métiers, pénètrent dans l'intérieur d'un grand nombre de familles et, cependant, paraissent n'avoir jamais contagionné personne. Parmi ces 400 lépreux, les uns sont originaires non de Constantinople, mais des départements de l'empire où existent des foyers lépreux; les autres sont des Israélites espagnols fixés dans la ville depuis leur sortie d'Espagne sous l'Inquisition et descendants des Hébreux de l'Exode réfugiés en Thèbe après la captivité de Babylone, puis et surtout lors de la conquête de Jérusalem par les Romains.

EXAMEN DE FIN D'ANNEE. — Mademoiselle, pourriez-vous nous dire ce que c'était que Rabelais? — Certainement, monsieur! Un homme que son matelassier rendit célèbre. — Son matelassier, dites-vous? — Dame... le "carder" de Rabelais! — Dans un sa'on: — Avez-vous remarqué comme Mme X... a de vilaines dents? — Pas tant que cela. — Oh! voyons, elles sont complètement noires! — Oui, mais le noir va si bien aux blondes!

EXAMEN DE FIN D'ANNEE. — Mademoiselle, pourriez-vous nous dire ce que c'était que Rabelais? — Certainement, monsieur! Un homme que son matelassier rendit célèbre. — Son matelassier, dites-vous? — Dame... le "carder" de Rabelais! — Dans un sa'on: — Avez-vous remarqué comme Mme X... a de vilaines dents? — Pas tant que cela. — Oh! voyons, elles sont complètement noires! — Oui, mais le noir va si bien aux blondes!

EXAMEN DE FIN D'ANNEE. — Mademoiselle, pourriez-vous nous dire ce que c'était que Rabelais? — Certainement, monsieur! Un homme que son matelassier rendit célèbre. — Son matelassier, dites-vous? — Dame... le "carder" de Rabelais! — Dans un sa'on: — Avez-vous remarqué comme Mme X... a de vilaines dents? — Pas tant que cela. — Oh! voyons, elles sont complètement noires! — Oui, mais le noir va si bien aux blondes!

EXAMEN DE FIN D'ANNEE. — Mademoiselle, pourriez-vous nous dire ce que c'était que Rabelais? — Certainement, monsieur! Un homme que son matelassier rendit célèbre. — Son matelassier, dites-vous? — Dame... le "carder" de Rabelais! — Dans un sa'on: — Avez-vous remarqué comme Mme X... a de vilaines dents? — Pas tant que cela. — Oh! voyons, elles sont complètement noires! — Oui, mais le noir va si bien aux blondes!

UNE REFORME DANS Les Arsenaux de la Marine.

Une réforme depuis longtemps annoncée et attendue en France, vient d'être décidée par l'amiral Besnard et approuvée par un décret en date du 14 août. Elle consiste à attribuer au major général de la marine, dans les ports de guerre français — c'est-à-dire à un contre-amiral — la haute main sur le matériel destiné au ravitaillement de la flotte et à lui confier le service de l'entretien et des réparations courantes des bâtiments de la flotte.

Jusqu'ici, en effet, les approvisionnements destinés à la flotte étaient placés dans des magasins relevant de la direction des constructions navales, c'est-à-dire des ingénieurs de la marine. Le major général, de qui relève pourtant la mobilisation des unités de combat, n'était pas maître absolu de son service. Ce qui se trouvait dans les magasins échappait à son contrôle.

Il en résultera donc que le major général aura toutes les facilités pour imprimer l'activité voulue à la mobilisation des navires à flot. D'autre part, les directions de travaux, se trouvant déchargées des soucis minutieux et incessants qui exigent l'entretien et les petites réparations des navires, pourront consacrer leurs efforts et les ressources de leurs ateliers sur les constructions neuves, pour le plus grand profit de la rapidité de celles-ci.

La constitution d'un nouveau groupe comptable n'entraînera pas de nouvelles dépenses si l'on a la sagesse de diminuer par voie de conséquence, le nombre des agents de direction de travaux. En tout cas, il est évident que la nouvelle mesure, en faisant réduire la durée des constructions très favorables d'économie et de rendement.

Une dernière innovation est à signaler dans ce décret: il décide que le matériel d'armement délivré à un bâtiment deviendra sa propriété. Tous les rapporteurs du budget de la marine demandaient cette réforme depuis longtemps, car tous s'étaient rendu compte de ce qui se gâchait de matériel en faisant valoir trop fréquemment du bord au magasin, et à vice versa, les innombrables objets entassés sur les navires français. Il faut se féliciter de voir disparaître ces fâcheux errements.

D'une manière générale, du reste, on doit louer le décret du 14 août. Tout le monde était unanime à désirer l'extension des pouvoirs des contre-amiraux majors généraux dans les ports militaires français. Les ingénieurs des constructions navales n'ont pas à prendre ombraze de cette réforme. Il leur reste une belle, et très belle part: celle des constructions neuves, qui

Annuellement une quantité énorme de fromage, quelque chose comme 260 millions de livres, autrement dit 116 millions de kilogrammes, représentant une valeur de 180 millions de francs. Cette industrie, qui, en 1849, ne produisait guère que 105 millions de livres, s'exerce surtout dans les Etats de New-York, de Wisconsin, d'Ohio, d'Illinois, de Pennsylvanie et de Michigan, les deux premiers fournissant à eux seuls les deux tiers du total.

Annuellement une quantité énorme de fromage, quelque chose comme 260 millions de livres, autrement dit 116 millions de kilogrammes, représentant une valeur de 180 millions de francs. Cette industrie, qui, en 1849, ne produisait guère que 105 millions de livres, s'exerce surtout dans les Etats de New-York, de Wisconsin, d'Ohio, d'Illinois, de Pennsylvanie et de Michigan, les deux premiers fournissant à eux seuls les deux tiers du total.

Annuellement une quantité énorme de fromage, quelque chose comme 260 millions de livres, autrement dit 116 millions de kilogrammes, représentant une valeur de 180 millions de francs. Cette industrie, qui, en 1849, ne produisait guère que 105 millions de livres, s'exerce surtout dans les Etats de New-York, de Wisconsin, d'Ohio, d'Illinois, de Pennsylvanie et de Michigan, les deux premiers fournissant à eux seuls les deux tiers du total.

LE NOM DE BRUX.

Le nom de Buix, qui va défrayer la chronique pendant quelques jours encore, est celui d'un marin qui joua un rôle important dans les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Originaire de Saint-Domingue, il entra dans la marine de Louis XVI et prit part à la guerre de l'Indépendance américaine. Devenu capitaine de vaisseau en 1791, il ne tarda pas à être privé de son grade, comme suspect. Il ne fut réintégré qu'en 1795 et fut nommé bientôt après contre-amiral. Le directeur fit de lui un ministre de la marine. Dans ce poste il déploya une activité remarquable et fut promu vice-amiral par ses excellents services comme réorganisateur de la flotte. Il quitta le ministère pour prendre le commandement d'une escadre qu'il conduisit brillamment dans la Méditerranée.

Après la rupture de la paix d'Amiens, Bonaparte le plaça à la tête de la fameuse flottille de Boulogne. Il eut l'honneur, à deux reprises différentes, de repousser des attaques des Anglais. Mais, d'une santé déjà usée, il ne put pas supporter longtemps les fatigues de ce commandement si actif. Il mourut le 18 mai 1805.

UN LAC DE PETROLE. Depuis que tous les yeux sont tournés vers les régions aurifères de Klondyke, on a perdu de vue une autre découverte, faite il y a quelques mois dans l'Alaska, et qui, comme les placers, peut être une source de grandes richesses. Il s'agit d'un lac de pétrole presque pur, long de cinq ou six milles, large de trois ou quatre et d'une profondeur inconnue. Ce lac, à peine distant de deux milles de la mer, est entouré de collines dont les flancs recèdent de la houille et de l'asphalte en abondance. Des échantillons de ce pétrole ont été apportés à Seattle, où une compagnie s'est formée aussi tôt pour exploiter ce lac qui paraît infépuisable.

AU JARDIN DE MON CŒUR. Quand vos yeux amoureux ne me sont point tournés, mon cœur est un jardin plein d'orties et de roses. Tout est joyeux, les fleurs, les couleurs, les oiseaux, les papillons rouges. Les moineaux, les pinçons, les linots, les mésanges. Tous les oiseaux grise chantent comme des cloches. Le jet d'eau, qui gazouille aussi doux que du miel. Semble un iris ayant pour fleur un arc-en-ciel. Quand Votre Majesté, madame, est satisfaite, au jardin de mon cœur tout le monde est en fête.

MOTS DE LA FIN. Examen de fin d'année: — Mademoiselle, pourriez-vous nous dire ce que c'était que Rabelais? — Certainement, monsieur! Un homme que son matelassier rendit célèbre. — Son matelassier, dites-vous? — Dame... le "carder" de Rabelais! — Dans un sa'on: — Avez-vous remarqué comme Mme X... a de vilaines dents? — Pas tant que cela. — Oh! voyons, elles sont complètement noires! — Oui, mais le noir va si bien aux blondes!

Des prunelles lumineuses et phosphorescentes, qu'allongeaient encore un savant emploi du crayon magique, et d'où sortait un regard troublant, hardi et pervers. Elle portait une toilette d'une richesse bizarre, mais non dépourvue de goût. Une robe en brocart bouton d'or garnie de volants de Chantilly, le corsage ouvert en carré, avec des manches en dentelles, et autour de l'échancrure de ce corsage une bordure de plumes noires se détachant sur l'éclat mat de la peau.

Des épingles surmontées de diamants noirs incrustaient leurs noires sur les ondulations de ses cheveux teints d'une teinture vénitienne. Un collier à trois rangs des mêmes pierres précieuses étincelait autour de son cou. En l'apercevant, Gaston de Lacheny avait eu peine de retenir un cri.

Linconnu n'était autre que lady Audley qui avait parfois rencontré dans le monde. De son côté, l'Anglaise ne parut point reconnaître le jeune attaché du Ministère. A pas lents et d'un air un peu lassé, elle alla s'asseoir sur un canapé. Au milieu d'un silence profond, l'homme à l'aspect méthodiste vint hardiment se camper en face de Gaston de Lacheny. Cette fois, chacun s'écarta